OCTOBRE 2022 | NUMÉRO 8

LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

SOMMAIRE :

Événements de l'année - 1

Recrutement contrat doctoral Lethica - 2

Dossier sur l'Intelligence Artificielle - 3 à 9

Dossier "Écritures du travail" 10 à 14

Retrouvez les cours mutualisés dans le cadre de l'iti pour 2022-2023 sur le site internet

ÉVÉNEMENTS LETHICA 2022-2023

Liste des événements organisés par Lethica pendant l'année

→ 28-30 septembre 2022 : 85 personnes ont assisté à l'école d'automne 2022 sur les "Enjeux éthiques et esthétiques de l'intelligence artificielle "

→ 12-14 octobre 2022 : Colloque "Les fables du tri : travail, entreprise, et conflits éthiques dans la littérature et le cinéma des XXe et XXIe siècles » (35 personnes ont suivi le colloque)

→ **2 décembre 2022** : journée d'étude "La guerre a-t-elle visage de femme ?"Regards sur la littérature testimoniale entre Ukraine et Russie" organisée par K. Tarasiuk, V. Feuillebois (STUDIUM)

→ **1 au 3 février 2023** : colloque : "Théâtre et éthique en Europe sous l'Ancien Régime" (MISHA)

→ **9-11 mars 2023** : Colloque "Éthique de la folie ordinaire : médecine, philosophie, littérature" (MISHA)

→ **23-25 mars 2023** : Colloque "Éthique et littérature aujourd'hui : l'état de la question, l'héritage du passé" (MISHA)

Ouverture d'un contrat doctoral Lethica septembre 2023

L'ouverture d'un contrat doctoral a été validé par le comité de pilotage du 7 juin 2022.

Un **appel à candidature** est donc lancé pour la sélection de un ou deux contrats doctoraux pour septembre 2023. LETHICA encourage très fortement le cofinancement des contrats doctoraux, et incite les directrice et directeur pressentis à solliciter un financement auprès de la région Grand Est (50%). La date limite de dépôt des dossiers auprès de la région est le 15 janvier 2023.

Le candidat ou la candidate devra proposer un projet en lien avec les différentes thématiques de LETHICA (tri, révolutions morales, transparence et secret, faire cas) et s'inscrire dans ses perspectives de recherche (axes : approches historiques, perspectives interculturelles, éthique de la création, éthique et thérapeutique).

Calendrier du processus de sélection :

- 2 janvier 2023 : date limite envoi des dossiers à Lethica
- 5 janvier 2023 : étude et pré-sélection des dossiers par le comité exécutif de Lethica
- 5 janvier 2023 : présentation et validation des dossiers retenus par le comité de pilotage
- 6 janvier 2023 : annonce classement des projets retenus
- 9 janvier 2023 : date limite transmission dossier au Responsable du département Administration de la recherche de l'Unistra
- 15 janvier 2023 : date limite pour le dépôt des dossiers lauréats à la région pour demande de cofinancement de la bourse de thèse
- printemps 2023 : retour région
- septembre 2023 : début contrat doctoral

Les résultats définitifs seront donnés à l'issue des résultats de la campagne de recrutement Région Grand Est : Lethica financera alors un contrat doctoral à 100%, ou deux contrats doctoraux à 50%.

Retrouvez toutes les informations dans le **site internet**
Pour plus de renseignements contactez Bertrand Marquer responsable Recrutement et Développement de l'iti (**bmarquer@unistra.fr**)

Littératures, éthique & arts | Lethica

Les Instituts **thématiques interdisciplinaires** de l'**Université** de Strasbourg & cnrs & Inserm dans le cadre de l'**Initiative d'excellence**

→ **Article de Kenza Jernite dans *The Conversation* : «Soleil vert » et « Plan 75 » : deux films dystopiques pour alimenter la réflexion sur l'euthanasie**

→ **Article dans *Savoir(s)* de Martin Gibert, chercheur en éthique, invité de Lethica et du Master CLE : *Savoir(s)***

Dossier sur l'Intelligence Artificielle

Sujet d'actualité scientifique autant que sujet de société, l'IA nourrit aussi bien la science-fiction que la littérature spécialisée. Les productions artistiques et intellectuelles qui lui sont consacrées sont aujourd'hui nombreuses et extrêmement riches : les organisateurs de l'École d'Automne de Lethica ont choisi de mettre à l'honneur ici celles de leurs invités (Martin Gibert, Jean-Gabriel Ganascia, Hugues Bersini), tout en donnant à voir la variété des perspectives disciplinaires qui s'imposent pour la circonscrire (de la littérature à l'informatique en passant par la philosophie et le droit).

→ L'école d'Automne 2022 de Lethica a rassemblé 85 personnes (étudiants, doctorants, chercheurs), du 28 au 30 septembre 2022

Gaspard Koenig, *La fin de l'individu. Voyage d'un philosophe au pays de l'intelligence artificielle*, Paris, Éditions de l'Observatoire / Le Point, coll. De Facto, 2019.

Voilà un livre à mettre entre toutes les mains, à commencer par celles des jeunes gens curieux de leur avenir ! Endossant les habits d'un faux Candide sans se draper dans la toge d'une Cassandre, le philosophe **Gaspard Koenig** y dresse un exhaustif état de la question, assorti d'une solide réflexion sur les usages actuels et futurs de l'intelligence artificielle. Pour cela, il part à la rencontre des meilleurs spécialistes européens, américains, asiatiques, israéliens du domaine, que ces derniers soient professeurs, entrepreneurs, investisseurs, intellectuels, artistes, technocrates ou diplomates (liste en fin d'ouvrage). Au terme de 125 interviews et d'un tour du monde mené de Cambridge à Paris en passant par Oxford, Boston, New York, Washington, San Francisco, Los Angeles, Pékin, Tel-Aviv et Copenhague, ce « voyage d'un philosophe au pays de l'IA » débouche sur une profession de foi humaniste autant qu'éthique : si l'IA est déjà partout dans nos vies, au prétexte que ses applications industrielles contribueraient à optimiser notre bien-être, il convient, pour mener une vie véritablement bonne, de continuer à défendre les principes de l'autonomie et de la responsabilité humaines en ne laissant pas uniquement les algorithmes orienter nos choix, voire prendre des décisions à notre place. Il faut donc cultiver notre libre arbitre autant que l'intelligence artificielle : cette leçon philosophique n'a toutefois rien d'un conte, tant on peut légitimement s'inquiéter de la nouvelle géopolitique qui se dessine aujourd'hui avec les développements exponentiels de l'IA. Mais au fait, de quoi parle-t-on exactement? La science-fiction et notamment le cinéma nous ont habitués à identifier l'intelligence artificielle à l'émergence d'un super ordinateur qui, omniscient, omnipotent et doté d'une conscience propre, détrônera bientôt l'humanité voire détruira cette dernière grâce aux robots et autres machines.

C'est la hantise des Skynet (*Terminator*) et autres Matrices (*Matrix*) qui irrigue tant de fictions et qui a son pendant scientiste avec la « théorie de la singularité », selon laquelle la croissance technologique donnera inévitablement naissance à une intelligence informatique supérieure à l'intelligence humaine. La première vertu du livre de Gaspard Koenig est de déconstruire ce mythe, tant littéraire que scientifique, en rappelant cette simple évidence : pour qu'une pensée et *a fortiori* une intelligence se développent, il leur faut un substrat organique ; et si la conscience est un épiphénomène de l'évolution, elle n'est jamais indépendante des mécanismes biochimiques qui ordonnent la vie de nos neurones, ni des interactions continues entre nos différents systèmes nerveux (dont le cerveau et l'intestin) et l'ensemble de nos organes. S'appuyant sur l'*Éthique* de Spinoza autant que sur les travaux du neuroscientifique Antonio Damasio, l'auteur démontre qu'il ne saurait y avoir d'esprit détaché d'un corps, ni donc de superintelligence sans superorganisme. C'est dans les faits une manifestation de l'anthropomorphisme que de prêter à l'intelligence artificielle le pouvoir de développer une compréhension, une conscience et des intentions : s'il y a là une forme inavouée d'animisme, cette erreur commune – qui n'est jamais qu'une facilité cognitive – s'explique aussi par les capacités exponentielles des programmes informatiques à simuler nos processus mentaux, notamment dans les interactions que nous avons avec eux. La réussite du « test de Turing » consistait précisément dans la possibilité de mener une conversation à distance sans pouvoir déterminer si l'interlocuteur était un ordinateur ou un être humain : les développements du traitement automatique des langues (*Natural Language Processing*) sont parvenus à créer aujourd'hui cette illusion d'une conversation naturelle, alors que les *chatbots* et autres logiciels dialogueurs reposent en réalité toujours sur des algorithmes, c'est-à-dire sur des suites d'instruction et des réponses établies en fonction d'occurrences et de récurrences.

Ce qu'on appelle communément intelligence artificielle n'est finalement rien d'autre que la capacité des systèmes informatiques à apprendre par eux-mêmes, sans suivre de règles prédéterminées, à partir de l'accumulation et du traitement d'une multitude de données : c'est donc fondamentalement une technique, et non point l'exercice d'une pensée et moins encore la manifestation d'une conscience. Cet apprentissage automatique a pu se développer considérablement grâce à Internet, sa mise à disposition de milliards de données, et sa mise en réseau de milliers d'ordinateurs pour pouvoir les traiter : les connexions informatiques imitent de ce point de vue les connexions neuronales au sein de notre cerveau, qui sont toujours interdépendantes des autres. Mais l'analogie s'arrête là, même si l'on peut bien sûr distinguer plusieurs niveaux ou modes d'apprentissage automatique : de l'apprentissage supervisé (sous le contrôle d'un informaticien) à l'apprentissage profond (qui crée de vastes circuits d'informations, à l'image des réseaux neuronaux) en passant par l'apprentissage de renforcement (où la machine est «récompensée » selon la qualité de ses résultats, et apprend aussi de ses propres erreurs pour atteindre finalement l'objectif fixé), un processus d'intellection est bien à l'œuvre, qui élabore des règles sans qu'on puisse tout à fait l'expliquer ; mais cet apprentissage automatique, aussi puissant soit-il, ne saurait pour autant produire de concepts sous lesquels subsumer l'infinité des exemples et des données que l'intelligence artificielle parvient à ingurgiter. C'est d'autant plus vrai qu'elle a dans les faits toujours besoin d'existences et d'intelligences humaines pour fournir ou catégoriser correctement les données qu'elle traite, ou simplement pour définir les critères préalables aux usages et aux finalités de ses algorithmes.

Le danger n'est donc pas que l'intelligence artificielle en vienne un jour à remplacer l'intelligence humaine, mais plutôt que la puissance et l'efficience de ses opérations algorithmiques nous épargne progressivement la nécessité de faire usage de notre libre arbitre : pourquoi s'en remettre en effet au jugement humain et à ses nombreux biais cognitifs quand les machines, en traitant pour nous une infinité de données, peuvent guider l'automobiliste dans ses itinéraires, le financier dans ses placements, le consommateur dans ses achats, le médecin dans ses diagnostics ou le juge dans ses verdicts ? Et pourquoi ne pas se fier passivement aux orientations qui nous sont ainsi fournies (en matière de santé, de vie pratique voire de vie amoureuse) quand les algorithmes, à force d'accumulation de données, nous connaissent souvent mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes ? Le véritable danger, c'est finalement le « *nudge* universel », où l'individu semble disposer de multiples options possibles, mais se trouve en réalité subrepticement « poussé du coude » (*nudge* en

en anglais) vers celle qui semble optimale parce qu'elle prend certes en compte son bien-être, d'une part, mais également une utilité collective indépendante de sa volonté, d'autre part. Cette possibilité de contrôle voire de manipulation sociale offerte par l'intelligence artificielle suscite précisément l'intérêt des régimes les moins démocratiques, et l'avenir qui se profile n'est plus seulement celui d'un *Big Brother is watching you*, par l'accumulation et la circulation de nos données, mais aussi désormais celui d'une *Strong IA is nudging you*… La Chine ne s'y trompe pas, qui développe massivement les applications industrielles et urbaines de l'intelligence artificielle, à la grande satisfaction de ses citoyens qui, imbus de traditions bureaucratiques et confucéennes, s'en remettent volontiers aux prescriptions sociales, politiques et économiques donnant la préséance à « l'intérêt général » plutôt qu'à la liberté individuelle. Il n'en va évidemment pas de même dans les sociétés européennes, pétries d'individualisme et dont l'obsession pour le respect de la vie privée a débouché sur des « règlements généraux sur la protection des données » (RGPD) et une défiance envers les usages de l'intelligence artificielle qui obère un véritable développement de ce secteur en Europe, où nous n'investissons actuellement que des sommes dérisoires par rapport aux fonds levés à cette fin aux États-Unis ou en Chine. Dans cette géopolitique de l'IA, l'Europe aurait pour l'instant choisi « le suicide stoïcien », nous démontre ainsi Gaspard Koenig sans pour autant se résoudre au fatalisme.

Il existe en effet selon lui une voie médiane entre la « transparence parfaite » (p. 267) que vise la Chine, via l'accumulation et l'utilisation incessantes de données, et notre hantise de la surveillance qui nous conduit à multiplier les dispositifs de protection, lesquels nous mènent à leur tour à multiplier les autorisations et autres consentements à leur collecte, dès lors que nous nous connectons au moindre site ou service commercial…

De même, il est certainement une alternative au « *nudge* universel » qui nous influence en permanence, en fonction de ces données recueillies à notre insu, en fonction de nos habitudes ou, au contraire, avec notre consentement résigné à de sibyllines clauses d'usage et de protection. Cette solution, que le philosophe tire de ses discussions avec d'un côté **Matthieu Ricard**, le moine bouddhiste français de formation scientifique, et de l'autre **Harry Kloor**, le savant touche-à-tout américain, c'est la « *Prime Directive* ». Empruntée à la série télévisée *Star Trek*, qui désignait par là l'obligation faite à l'équipage du fameux vaisseau spatial de ne pas utiliser, dans son exploration d'autres mondes, son haut niveau de développement technologique pour imposer ses valeurs à d'autres êtres, la « directive première » en matière d'intelligence artificielle consiste à renverser les rapports de force : plutôt que laisser le *nudge* nous guider à notre insu, il nous incomberait de «définir nous-mêmes ce *nudge*, en lui adjoignant les composantes éthiques nées de nos délibérations intérieures » (p. 348). Se trouve ainsi réaffirmée l'importance d'une « éthique personnelle » (p. 350) qui consiste à « exercer sa prérogative morale en déterminant par avance son *nudge*, de manière consciente et volontaire », et en décidant ainsi « par avance des normes qu'on souhaite imposer aux algorithmes qui nous gouvernent » (p. 351). On pourrait dès lors déléguer à l'intelligence artificielle la mise en œuvre de nos décisions quotidiennes, « mais non le processus qui a conduit à les prendre » (*ibid.*) ; on bénéficierait de sa puissance de calcul, mais en agissant sur les critères qui la régissent, et en la canalisant dans des orientations que l'on souhaite véritablement. Beaucoup de questions éthiques soulevées par les possibles usages de l'intelligence artificielle (voitures autonomes, suivi médical, inclinations amoureuses, changements professionnels, etc.) se trouveraient ainsi « réglées » par le choix de restaurer l'individu moral dans ses droits, et partant dans ses responsabilités. Gaspard Koenig montre en définitive comment, en matière d'intelligence artificielle, l'autonomie peut continuer de primer sur le déterminisme, et l'éthique sur les TIC.

Anthony Mangeon

Frédérique Berrod, Philippe Clermont et Damien Trentesaux (dir.), *Droit et robots : droit science-fictionnel et fictions du droit*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, coll. Synergie, 2020.

Issu du projet Idex « Droit des Robots et autres avatars de l'humain » mené à l'Université de Strasbourg, le présent ouvrage offre un éloquent exemple des vertus de l'interdisciplinarité, dans un domaine aux enjeux à la fois philosophiques et quotidiens (songeons aux questions posées par l'arrivée des véhicules automatiques, évoquées en détail dans la contribution de Mariana Netto, Jean-Marie Burkhardt, Andrea Martinesco et Dominique Gruyer, ou à l'importance prise par le trading à haute fréquence, étudié dans ce volume par Thibault de Ravel d'Esclapon). Sur ces sujets, «l'approche interdisciplinaire n'est pas une lubie d'universitaires plus ou moins éclairés, mais une nécessité » (p. 231) : de fait, les avancées scientifiques accomplies dans le domaine de la robotique et, plus largement de l'informatique (le robot étant défini ici comme « un système appliquant des programmes informatiques capable de capter, stocker, traiter et communiquer des informations, de décider et d'agir afin de remplir une mission en interaction avec l'humain », p. 94), induisent la nécessité d'une véritable révolution législative, susceptible de remettre en cause des « catégories et des statuts juridiques que le temps semblait au fond avoir rendus éternels » (p. 244), comme la distinction entre la personne et la chose. L'hypothèse centrale de ce volume est que pour mener à bien cette transformation, la fiction – et singulièrement la science-fiction « considérée comme une expérience de pensée qui peut se rapprocher de la prospective » (p. 20) –, constitue un outil précieux qu'on aurait tort de ne pas prendre au sérieux : Frédérique Berrod rappelle ainsi que le Ministère des armées a décidé, en juillet 2019, de recruter des auteurs de science-fiction pour « dépasser le mur de l'imaginaire » (p. 244).

Le recours à la fiction pour penser les questions posées par l'IA ne se limite donc pas à la conception de procès imaginaires, comme le « **procès du carambolage du siècle** » organisé lors de la Nuit du droit de la cour d'appel de Paris pour établir la responsabilité d'une IA dans un spectaculaire accident de la route, hypothétiquement survenu en 2041. L'étude que Philippe Clermont et Frédérique Berrod consacrent à *Lothar Blues* de Philippe Curval établit ainsi que la fiction peut se nourrir du droit, en imaginant les affres d'un robot humanisé hanté par la question de sa personnalité juridique, « en tant que sujet ou objet du droit » : le romancier, héritier de Philip K. Dick, anticiperait-il de nécessaires évolutions législatives ? C'est dans cette direction que semble vouloir s'orienter le Parlement Européen qui envisage, dans une recommandation de février 2017, la création d'une « personnalité électronique responsable » : Frédérique Berrod et Rodolphe Muñoz précisent cependant qu'une telle idée a suscité la résistance d'autres institutions, notamment du Conseil économique et social européen, qui estime que le robot « quelle que soit son autonomie, reste le produit d'un humain ou la propriété d'un humain » (p. 215). Auteure d'un imposant *Traité de droit et d'éthique de la robotique civile*, Nathalie Nevejans va jusqu'à avancer que « les partisans de la personnalité juridique ont une vision fantasmée du robot, marquée par les romans ou le cinéma de science-fiction ». Faut-il donc en déduire que la littérature, loin d'aiguiller le droit dans la bonne direction, l'induit en erreur et le précipite sur de fausses pistes ?

La leçon qui se dégage du présent volume est bien plus nuancée. Dans le domaine de l'IA, les juristes se tournent ainsi volontiers vers les fameuses lois de la robotique imaginées par Isaac Asimov : rappelant que le Conseil d'État lui-même a pu suggérer de mettre en place des « boutons Asimov » ou des « portes Asimov » permettant de geler l'exécution d'une tâche ou de permettre aux services de sécurité d'entrer dans un système, la contribution de Franck Macrez démontre en quoi ce modèle « utile », dans la mesure où il se révèle doté d'une grande force d'évocation et a durablement imprégné les imaginaires, demeure en définitive plus proche de l'éthique que du droit, étant impossible à mettre en œuvre concrètement dans un texte légal ou dans un code informatique. Quant à Frédérique Berrod et Rodolphe Muñoz, leur argumentation en faveur d'une approche proprement européenne de l'IA, susceptible d'aboutir au développement de robots intelligents éthiques, se clôt par un appel à un renouvellement de la fiction occidentale, trop souvent marquée

par la peur du robot : ainsi la révolution juridique ne se concevrait-elle pas en dehors d'une inflexion significative des représentations littéraires. Comme le notent les deux auteurs en conclusion, « un nouveau livre de science-fiction s'impose… » (p. 234). Mais peut-être pèche-t-on par eurocentrisme en s'imaginant qu'il verra le jour en Occident : d'autres contributeurs du volume mentionnent ainsi, à titre de représentation positive de l'IA dans la fiction, le récent roman du Brésilien P. Boaventura, *A Ética De Demetrius*, « où une scientifique implante des règles éthiques dans un ordinateur, à partir des travaux de son mari, philosophe » (p. 173)…

Ninon Chavoz

Hugues Bersini, *L'Intelligence artificielle peut-elle engendrer des artistes authentiques ?*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 2020.

Un jour viendra peut-être où l'intelligence artificielle conduira nos voitures, élèvera nos enfants, soignera nos aînés : tant que les robots sont placés dans des fonctions de service, leur intervention semblera à certains opportune, voire souhaitable. Qu'en est-il cependant quand les robots se mêlent de devenir artistes ? L'hypothèse ne relève pas exclusivement de la fiction, loin s'en faut : la chanson **Daddy's car** a ainsi été composée par l'intelligence artificielle FlowMachines dans le style des Beatles, quant au *Portrait d'Edmond de Belamy* créé par une IA programmée par le **collectif Obvious**, il a été vendu 432 500 dollars aux enchères chez Christies. Face à ces éclatants succès (plus relatifs dans le domaine de la littérature, comme en témoigne le peu d'écho de 1 *The Road*, un roman à la Kerouac signé par une intelligence artificielle créée par le hacker Ross Goodwin…), faut-il se faire à l'idée d'un talent artificiel, dont les manifestations contribueraient à estomper encore les frontières séparant l'homme de la machine ? Peut-on appliquer à l'art le fameux test de Turing, qui veut qu'une machine soit jugée intelligente à partir du moment où son interlocuteur pense avoir affaire à un humain ? En d'autres termes, suffit-il qu'une oreille distraite confonde *Daddy's Car* et *Michelle* pour consacrer l'IA au rang d'artiste ?

Le petit ouvrage d'Hugues Bersini, professeur d'informatique mais également auteur de deux recueils de nouvelles (*Le Tamagotchi de Mme Yen* et *Le Dernier Fado de l'androïde*) offre à cet égard une utile synthèse, en même temps qu'il invite à considérer avec un peu de recul les saisissants effets d'annonce dont ces productions artistiques d'un nouveau genre ont fait l'objet. Deux constats s'imposent à ce titre à l'auteur : d'une part, ces créations, volontiers présentées comme révolutionnaires auprès du grand public, n'ont en réalité rien de neuf ; d'autre part, elles ne relèvent pas à proprement parler de l'art, celui-ci supposant « une réciprocité empathique entre le producteur et le consommateur ». La première partie de l'essai revient ainsi sur les deux principales techniques d'IA, actuellement en tension – la « bonne vieille IA » ou IA « consciente », d'une part, fondée sur la transposition des règles connues de la création humaine dans une forme logicielle et sur leur mise en exécution rapide et efficace ; l'IA inconsciente d'autre part, où les règles ne sont plus formulées en amont par un expert humain, mais déduites à partir de mécanismes d'apprentissage profond reposant sur l'exploitation de « myriades de réalisations humaines passées » ou sur de simples successions d'essais et d'erreurs. C'est actuellement cette IA inconsciente, abreuvée par le *big data*, qui a le vent en poupe : *Le portrait d'Edmond de Belamy* résulte ainsi de l'association « de deux réseaux de neurones profonds qui agissent et apprennent de concert », le premier ayant «encodé dans ses millions de synapses des centaines et des centaines de peintures des XVIIIe et XIXe siècles » et proposant donc de nouvelles images à partir de la « recombinaison de toutes les peintures apprises », tandis que le second est chargé d'examiner les productions du premier et de «catégoriser comme image intéressante celle qui ne figurait pas dans sa base de données initiales ». Comme l'expose Hugues Bersini, « l'apport du deuxième réseau consiste donc à inciter le premier à plus de créativité encore, pour lui faire croire en l'authenticité de sa production ». Cet ingénieux dispositif autorise-t-il cependant à répondre par l'affirmative à la question posée par le titre ?

L'auteur nous appelle dans la deuxième partie à la prudence : il résume en premier lieu les critiques formulées par certains informaticiens à l'encontre de l'IA inconsciente, à qui ils reprochent de « donner beaucoup trop d'importance à la qualité des résultats au détriment de la manière d'y parvenir ». Ces « perroquets logiciels » n'expliquent pas leur performance : « ils sont à la fois excellents et ignorants », opaques et détachés de toute matière humaine. Pourtant, les conditions de production, le récit entourant la création ne participent-ils pleinement de la construction de l'œuvre d'art ? Pour Hugues Bersini, si *Daddy's Car* et le *Portrait d'Edmond de Belamy* ont bénéficié d'un succès ponctuel grâce à un effet de surprise, l'avenir de l'art produit par l'IA réside donc plutôt dans une coopération avec l'humain, telle que la pratiquent par exemple **Harold Cohen** et **Simon Colton**, recourant pour ce faire à des IA conscientes : « les logiciels pris isolément n'ayant nulle vocation à devenir artistes à part entière, ce sont de nouvelles histoires croustillantes de ce partenariat homme/machine qu'il faudra imaginer pour que ces logiciels de demain puissent prétendre, sinon à devenir artistes, du moins à faire modestement partie d'un projet artistique ».

Ninon Chavoz

Jean-Gabriel Ganascia, *Servitudes virtuelles*, Paris, Éditions du Seuil, 2022.

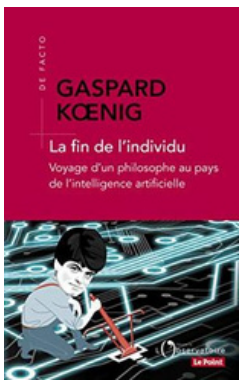
À la fois informaticien et philosophe, spécialiste des questions éthiques et de l'intelligence artificielle, à laquelle il a déjà consacré plusieurs ouvrages importants (citons entre autres : *Le Mythe de la singularité : faut-il craindre l'intelligence artificielle ?* et *L'Intelligence artificielle : vers une domination programmée ?* parus en 2017), Jean-Gabriel Ganascia aborde ici la question des usages du numérique dans une perspective à la fois originale et exigeante – en un mot *critique*, au sens fort du terme. Revendiquant dès les premières pages une position de moraliste, l'auteur commence par proposer une « rose des vents numérique » susceptible d'aider le lecteur à naviguer dans un monde aux coordonnées transformées : les nouveaux points cardinaux seraient aujourd'hui l'*on line* (véritable étoile polaire de nos vies quotidiennes), opposé à l'*off line* (toujours temporaire et partiel), l'*on life* (néologisme emprunté au philosophe italien Luciano Floridi pour désigner les transformations du tissu social dans un monde hyperconnecté : contentons-nous ici de citer l'exemple éloquent du « partage » qui désignait autrefois, comme dans l'histoire de Saint-Martin partageant son manteau, un don et un sacrifice, tandis que dans le monde numérique, « celui qui partage ne perd rien, tout en en faisant profiter d'autres »…) et l'*off life* (autrement dit l'anticipation d'une fin de l'humanité telle que nous la connaissons, remise en cause par l'essor de l'intelligence artificielle et des technologies de l'information). Partant de ces analyses étayées de nombreux exemples, Jean-Gabriel Ganascia se place dans la filiation de La Boétie pour montrer comment, plus proche d'Ulysse succombant au chant des sirènes que des grands navigateurs, nous nous trouvons pris dans un réseau de servitudes volontaires contemporaines – de celles qui nous incitent par exemple à recourir aux services zélés de chatbots et autres « perroquets stochastiques », tels qu'Alexa ou Siri. Tout en donnant le sentiment d'un luxe facile et somme toute peu coûteux, ces majordomes de notre quotidien collectent en réalité une foule de données, enregistrant « toutes nos conversations familiales, les moindres de nos gestes, les bruits de table, les ouvertures et les fermetures de portes, les échanges téléphoniques » pour les transmettre à Amazon, Google ou Apple, ainsi immiscés au cœur de notre vie privée. Certes, en Occident, l'objectif de cet espionnage en apparence bénin n'est pas le contrôle des individus par un État autoritaire, qui concrétiserait les appréhensions formulées par George Orwell : il en va autrement en Chine, où l'auteur rappelle que les citoyens sont soumis à un système de surveillance permanent, aboutissant à l'établissement, pour chacun, d'un « score de civilité […] obtenu par agrégation des mauvais points causés par les manquements et des bons points consécutifs aux bonnes actions, comme les dénonciations justifiées ». La servitude à laquelle nous consentons est d'un autre ordre : elle consiste en une soumission immédiate et sans réserve à tous nos désirs (notamment consuméristes) et en l'affaiblissement consécutif de notre volonté. Poussant à l'extrême le principe des publicités ciblées, le patron de Facebook, Marc Zuckerberg, exprime ainsi en 2019 le souhait « d'utiliser les interfaces cerveau-ordinateur pour lire dans nos pensées, identifier nos désirs et en profiter pour "fluidifier" la

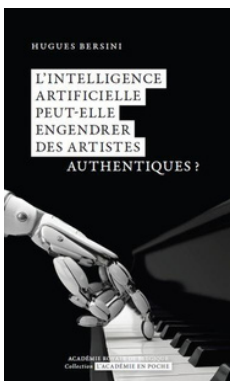
relation du réseau social avec ses utilisateurs » : en coiffant un bonnet de bain équipé d'électrodes, nous pourrions nous dispenser du langage et de ses chausse-trappes pour passer nos commandes en direct. Selon Jean-Gabriel Ganascia, les dangers de l'intelligence artificielle existent donc bel et bien : ils ne résident cependant pas dans la peur d'une prise de pouvoir des machines, dépeinte dans tant de fictions (sur ce point, l'auteur insiste sur la nécessité de ne pas confondre, comme c'est trop souvent le cas, autonomie et automatisation : ainsi une arme dite « autonome » ne choisit-elle pas elle-même sa cible, elle est simplement capable d'exécuter un certain nombres d'opérations prédéterminées pour aboutir à un résultat lui-même fixé en amont). Le risque se situe ailleurs – dans le renforcement des logiques consuméristes, dans la prise de pouvoir accrue de grandes entreprises privées comme Facebook, Amazon ou Google, ou, pis encore, dans la remise en question de la science et de la morale, l'une et l'autre supplantées par l'analyse algorithmique d'un flot de données (c'est ce que suggère un article de Chris Anderson cité à plusieurs reprises par l'auteur, « La fin de la théorie : le déluge des données rendra-t-il la méthode scientifique obsolète ? ») .

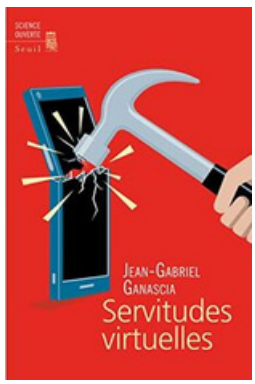
Si les entreprises et les institutions concernées se dotent volontiers de chartes et de commissions d'éthique, ces dernières ne semblent constituer qu'une maigre défense, voire un simple faux semblant. Véritable couteau suisse conceptuel, le présent ouvrage associe à ce titre le compas numérique à un marteau philosophique, que l'auteur utilise efficacement pour démontrer l'insuffisance ou l'inadéquation des textes censés réguler les usages de l'IA. Les reproches qu'il adresse à ces dispositions pléthoriques (un article paru en 2019 dans la revue *Nature Machine Intelligence* mentionne un total de 84 rapports sur le sujet) sont de deux ordres au moins. Le premier tient à une forme d'aveuglement qui conduirait les rédacteurs à se complaire dans l'évocation de problèmes fictifs (comme celui d'un hypothétique avènement des robots, sous-jacent dans la préconisation récurrente d'une IA « centrée sur l'humain » et non sur la supposée volonté des machines), négligeant en revanche les enjeux actuels et réels de la question. Le second découle de l'inadéquation des principes le plus souvent invoqués pour réguler l'IA, empruntés pour la plupart au vocabulaire des droits fondamentaux ou de la bioéthique, notamment au rapport Belmont de 1978. Le présent ouvrage démontre par le menu que ces grands principes – autonomie de la personne, bienfaisance (ou non-malfaisance), justice et transparence – ne sont pas nécessairement pertinents pour relever les défis éthiques posés par l'IA : de fait, quelle autonomie prêter à un sujet signataire de CGU indiscutables et souvent peu intelligibles ? Peut-on exiger simultanément la transparence et le respect de la vie privée ? L'exploitation des données personnelles, par exemple pour empêcher la diffusion d'une épidémie, est-elle bienfaisante ou malfaisante ? La réponse à cette dernière question varie-t-elle selon que le traitement des données est confié à un État souverain ou à une entreprise privée ? Un jugement algorithmique, rendu en dehors des institutions étatiques, mérite-t-il encore le nom de justice ?

L'essayiste nous invite à ne pas nous payer de mots et nous rappelle en guise de *vademecum* les vertus qui devaient, selon le jeune Camus, nourrir toute enquête journalistique : la lucidité, le refus de relayer des informations erronées, l'ironie « qui aide à dire plaisamment la vérité » et l'obstination. Lui-même en fait assurément montre dans ce stimulant opus, où le sens de la synthèse n'exclut pas le plaisir de l'écriture, souvent nourrie de références philosophiques et littéraires. Il est vrai que notre auteur ne nie pas son tropisme camusien : le roman qu'il cite malicieusement pour illustrer le thème de l'*offlife* et des fantasmes de vie *post-mortem* autorisés par IA n'est-il pas intitulé *Ce matin, maman a été téléchargée ?* On ne sera guère surpris d'apprendre que l'écrivain, qui signe sous le pseudonyme de Gabriel Naëj, n'est pas *étranger* à Jean-Gabriel Ganascia…

Ninon Chavoz







Dossier : Écritures du travail

Ce dossier fait suite au colloque « Les fables du tri : travail, entreprise, et conflits éthiques dans la littérature et le cinéma des XXe et XXIe siècles » organisé par Lethica, **Configurations Littéraires** et l'**UMR Thalim** du 11 au 14 octobre dernier à la MISHA. Ce colloque international qui a regroupé 35 participants (la psychologue spécialiste de la souffrance au travail **Marie Pezé**, l'écrivain **Arno Bertina**, le cinéaste et écrivain **Gérard Mordillat** et de nombreux autres chercheurs de diverses disciplines - **voir programme ici**) s'est attaché à examiner comment sont représentées, donc pensées, dans la littérature et le cinéma des pays capitalistes industrialisés, les logiques de tri à l'œuvre dans le monde du travail, dans toute l'étendue de son champ (grandes entreprises, milieu hospitalier et gériatrique, soin à la personne, enseignement, agriculture, artisanat, culture, édition, etc.). Les conférenciers ont examiné en particulier la mise en texte / la mise en scène des conflits éthiques auxquels sont soumis des travailleurs appartenant à de nombreux corps de métiers.

Corinne Grenouillet, *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXIe siècle*, Classiques Garnier, coll. « Études de littérature des XXe », 2014

« *J'ai voulu mieux comprendre la nature et la portée des témoignages consacrés au travail : ces livres sont de plus en plus nombreux, comme si la « mort du travail », c'est-à-dire aussi bien le chômage de masse généré par notre système économique, la disparition d'une certaine relation aux métiers traditionnels que l'anéantissement de ce qui faisait sens pour de nombreux travailleurs dans tous les domaines d'activité, avait paradoxalement induit une abondance de témoignages écrits* », constate **Corinne Grenouillet** en introduction d'*Usines en textes, écritures au travail*. De là est né son désir de rendre compte d'une évolution de l'écriture du travail qui s'est déployée parallèlement à la transformation progressive et continue des conditions d'existence des prolétaires.

Se souciant de l'aspect sociologique de ces témoignages, l'autrice souligne d'ailleurs que ces textes peuvent être perçus comme des « documents », attestant de la condition des travailleurs ; mais elle ne leur refuse pas pour autant une stature de « monument », en les envisageant, pour eux-mêmes, dans une analyse purement littéraire. Elle détaille ainsi les divers styles, genres et sous-genres ayant vu le jour au fil du temps, tout en interrogeant les modifications de la parole des prolétaires. Si elle part de l'écriture ouvrière, Corinne Grenouillet s'intéresse également aux témoignages de « précaires », dans les secteurs du tertiaire, de la restauration ou encore de la grande distribution. Selon elle, l'écriture du travail permet un regard distancié et analytique et ces auteurs peuvent ainsi devenir les porte-parole d'une classe et d'une condition partagée. Ainsi, le témoignage individuel contribue à alimenter un témoignage collectif voire militant.

Plusieurs chapitres questionnent la légitimité de la prise de parole : faut-il être ouvrier ou précaire pour témoigner des conditions du monde du travail ? L'autrice souligne que ces prolétaires sont bien souvent exclus du champ littéraire, et ne disposent pas toujours de la formation ou des ressources d'expression nécessaires à l'écriture. En outre, il semble difficile de prendre la plume lorsque l'on est soumis à des conditions de travail difficiles. L'autrice interroge aussi les questions déontologiques que soulèvent les écrits de journalistes d'immersion ou encore la légitimité d'une prise de parole venant d'écrivains professionnels ayant interrogé des ouvriers sur des zones sinistrées, tel Jean-Pierre Ostende dans *Le Pré de Buffalo Bill : mémoire collective de cheminots des ateliers du Prado*, en mettant en exergue le risque que ces « écrivains-enquêteurs » ne parviennent pas à s'effacer face à la parole des concernés.

L'autrice établit également une synthèse des *topoï* des témoignages du travail, en soulignant les transformations de l'horizon d'attente des lecteurs face aux modifications du travail en lui-même. Si les descriptions des conditions difficiles – notamment via les représentations du corps abîmé et de la fatigue extrême –, les grèves, les accidents du travail, l'ennui, la lassitude, les conflits avec la hiérarchie

ou encore la mise en cause de la société de consommation demeurent des thèmes récurrents de la littérature du travail ; elle observe toutefois que l'intérêt du roman s'est aujourd'hui déplacé de l'usine à l'entreprise, en lien notamment avec l'émergence du néomanagement, avec pour résultante l'apparition du roman d'entreprise. L'évolution récente du travail industriel et la tertiarisation progressive modifient les *topoï*. La « dureté » est ainsi aujourd'hui remplacée par le « stress » ; et l'automatisation et la robotisation tendent « *à dépouiller le travail de tout sens [...] pour celui qui l'exécute. La représentation en est affectée, rendue souvent difficile*. » (p. 141). Les descriptions des «plans sociaux », des usines désaffectées et des friches industrielles sont également de nouveaux *topoï*, incontournables de la littérature récente sur le travail, tout comme la novlangue managériale et ses euphémismes propres au néo-capitalisme.

L'autrice démontre aussi que les écrits sur le travail s'apparentent souvent davantage à une écriture journalistique ou militante qu'à une écriture littéraire, le style utilisé relevant couramment d'une écriture neutre, où sont absents les effets figuratifs, les images ou les métaphores. En outre, le registre du commentaire et du « langage syndical » prend souvent le dessus sur la fiction littéraire. Cependant, ces textes manifestent tous une certaine conscientisation de la forme, leurs auteurs demeurant soucieux de leur composition ou maniant l'humour. Corinne Grenouillet relève d'ailleurs que « *la description de l'activité laborieuse proprement dite s'appuie sur des modèles textuels éprouvés et produit souvent des effets littéraires* » (p. 186). Nombre d'auteurs optent par exemple pour la forme courte, fragmentaire, comme le journal ou la nouvelle, avec pour effet de « *jeter un éclairage violent sur tel ou tel aspect de la vie industrielle, de rendre saillants un portrait, un épisode ou un aspect de la condition ouvrière* » (p. 192). Est également questionnée l'existence d'un « style ouvrier », à travers une réflexion sur la sociologie des styles littéraires, qui observe notamment la persistance du « style plat » dans les écrits du travail, mais également celle du langage familier, proche de la langue orale des travailleurs, dans une visée potentiellement ou volontairement politique, par opposition au langage policé de l'écriture littéraire dominante.

Avec *Usines en textes*, Corinne Grenouillet souligne les transformations des écrits sur le travail, qui s'opèrent en parallèle des transformations du travail en tant que telles. Elle rend visible à son tour des témoignages restés en marge et offre à ces témoins de la condition ouvrière ou salariée une place littéraire, en reconsidérant la littérarité de leur production. Elle conclut ainsi : « *Même le plus faible (littérairement parlant) de ces témoignages nous retient, sollicite notre adhésion et bien souvent notre émotion, simplement parce que quelqu'un a vu, a jugé, et nous dit ce qu'est le travail pour lui ; ou alors ce que le travail était, pour lui (ou elle). Car bien sûr, ce qui frappe aussi, c'est la manière dont ces témoins rendent compte de leurs peurs et/ou de la perte du travail : les usines saignent et se vident de leur substance, il ne reste parfois d'elles que de grandes cathédrales vides envahies par les herbes* » (p. 237).

Luna Paillargues,
deuxième année de master, université de Strasbourg

Aurore Labadie, *Le roman d'entreprise français au tournant du XXIe siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2016

L'entrée dans l'ère néolibérale au tournant du XXIe siècle entraîne de profondes transformations dans le monde du travail. La financiarisation des entreprises, la tertiarisation du travail et l'internationalisation du marché mettent fin à l'âge d'une France à l'économie industrielle, au salariat ouvrier et marquée par l'importance d'un mouvement ouvrier influencé par les thèses marxistes. Ces transformations engendrent une souffrance particulière qui, remplaçant les accidents d'usine caractéristiques de la période industrielle, se traduit à l'époque contemporaine par les conséquences d'un *management* plus violent et concurrentiel comme le sont les restructurations, les licenciements massifs, le harcèlement, la violence psychologique et le suicide.

Le monde du travail en tant que sujet littéraire en devient ainsi transformé ; s'éloignant des esthétiques naturalistes et réalistes, on assiste au réinvestissement du sujet du travail dont témoigne l'essor en 1980 du *roman d'entreprise*.

Dans son ouvrage *Le roman d'entreprise français au tournant du XXIe siècle*, **Aurore Labadie** définit et analyse la forme du *roman d'entreprise* en établissant sa typologie à partir d'un corpus d'une centaine d'ouvrages où l'on retrouve les œuvres de Thierry Beinstingel, François Bon, Nicole Caligaris, Élisabeth Filhol, entre autres. Le *roman d'entreprise* est ainsi caractérisé par Labadie comme faisant recours à diverses innovations littéraires afin de « figurer les récentes mutations linguistiques, managériales, structurelles et idéologiques des grandes entreprises pour en évaluer les enjeux socio-économiques, éthiques, anthropologiques » (p. 13).

En reprenant la notion formulée par Bruno Blanckeman dans *L'écrivain impliqué : écrire (dans) la cité*, Aurore Labadie soulève la posture adoptée par les romanciers d'entreprise : *l'implication littéraire*. Caractérisée par son opposition à la posture de surplomb propre à *l'engagement littéraire* sartrien et par la présence d'éléments autobiographiques, l'implication littéraire établit l'auteur comme étant un sujet intégré au système dont il témoigne à travers la littérature. Dans un contexte où le discours prônant la « lutte des classes » semble s'être éteint face au discours managérial, la posture impliquée permet également de re-penser et de prendre conscience de la rudesse (économique, psychologique, physique et éthique) du travail et de l'existence humaine sous le capitalisme à l'ère néolibérale.

À la posture d'*écrivain impliqué*, s'ajoute une nouvelle approche littéraire du sujet de l'entreprise. Tout comme le néolibéralisme ne se borne pas à une doctrine économique mais s'avère être une idéologie se propageant dans tous les pans de la vie humaine comme la politique et les relations sociales, dans le *roman d'entreprise* contemporain l'entreprise ne se réduit plus à une fonction d'ordre thématique ou de cadre spatial. Dans la continuation du projet littéraire conçu par François Bon dans *Sortie d'usine*, celui-ci n'écrivant plus l'usine mais concevant « l'usine comme écriture », il s'agit désormais de concevoir « l'entreprise comme écriture » (p. 150). Le *roman d'entreprise* fait donc part d'un renouvellement à travers cette inversion faisant de l'entreprise un modèle poétique et esthétique en elle-même, un modèle propre à inscrire les réalités de l'entreprise et ses enjeux dans la forme, la narration et la langue. L'ouvrage de Labadie porte ainsi un intérêt particulier à l'utilisation littéraire de la *novlangue néolibérale*, pour reprendre la formulation d'Alain Bihr, qui se caractérise par sa dimension déshumanisante et utilitaire à travers l'emploi d'euphémismes (« plans sociaux », «dégraissement », « ressources humaines »), de l'abondance des chiffres et la multitude d'acronymes dont le sens semble indéchiffrable.

L'*implication littéraire* ainsi que la conception de l'entreprise comme poétique témoignent de la force de propagation de l'idéologie néolibérale, mais elles soulèvent également une interrogation vis-à-vis de la responsabilité de l'auteur, ainsi que de celle du lecteur, ce dernier se voyant confronté au déchiffrement du sens éthique et politique de l'écriture romanesque.

Dans un contexte où le néolibéralisme est hégémonique et l'engagement littéraire semble dépassé, l'ouvrage d'Aurore Labadie relève « l'important pouvoir de renouvellement [des] fictions narratives, habiles à faire du roman d'entreprise une entreprise littéraire » (p. 229) revalorisant la dimension heuristique de la littérature ainsi que ses dimensions éthiques et politiques.

Paulina Hernandez-Rousset, agrégative (titulaire d'un master LFGC)

Vivien Poltier, *Une contradiction fondamentale dans la littérature du travail. Les spectres du conflit dans la littérature contemporaine* (1980-2020), Lausanne, Archipel Essais.

Depuis 2001, les éditions Archipel Essais de l'université de Lausanne publient des essais issus des meilleurs mémoires de master de leurs étudiants. Des postfaces, rédigées par les professeurs, offrent une mise en perspective de ces travaux. C'est ainsi que Marta Caraion, spécialiste de la culture matérielle et des objets (*Comment la littérature pense les objets. Théorie littéraire de la culture*

matérielle, *Ceyzérieu*, *Champvallon*, *2021*) présente le livre de **Vivien Poltier** en soulignant « l'audace de sa démarche, aux tonalités parfois polémiques » (p. 136). Et il est vrai que l'étude de trois récits du travail – *Les Fils conducteurs* de Guillaume Poix (2017), *Le Quai de Ouistreham* de Florence Aubenas (2008) et *Le Laminoir* de Jean-Pierre Martin (1995) – révèle une plume critique particulièrement acérée.

Ces trois livres posent une question à la fois sociologique, politique et éthique : dans quelle mesure un écrivain, par position sociale et économique, situé à l'extérieur du monde du travail « matériel » peut-il rendre compte de ce dernier ? Comment contourner la « difficulté éthico-politique de représenter l'Autre » (p. 13) ?

À l'heure où le néolibéralisme a accentué les travers du capitalisme (déréglementation des marchés, intensification de la concurrence et financiarisation) et imprimé son impact délétère sur nos sociétés occidentales, se pose la question de l'engagement par et dans la littérature, et la nécessité de résister à l'esprit et à la langue néolibérale.

La méthode de l'auteur consiste à s'intéresser à la « vie effective » et aux projets des écrivains concernés, et à les mettre en rapport avec leur production. Mais il ne s'agit pas de biographisme mal compris, plutôt d'une perspective qui ne néglige pas le réel, historique, sociologique, éthique et postural, dans lequel toute écriture se trouve nécessairement prise.

En voulant donner accès à la compréhension d'un monde singulier, une décharge africaine d'équipements électriques et électroniques géante (précisément, la décharge réelle d'Agogbloshie à Accra, au Ghana, rasée en 2022) où enfants et adultes travaillent à extraire au péril de leur santé des composants récupérables, Guillaume Poix affronte une difficulté de taille : l'altérité géographique, sociale, économique, et écologique du lieu, des personnages, et de l'activité est totale. V. Poltien démontre que pour surmonter ce hiatus entre ce qu'il est et ce qu'il veut décrire, l'écrivain esthétise son sujet, et partant le déréalise totalement en faisant « disparaître le travail réel » (p. 31). Le jeune critique, actuellement (2022) doctorant, n'hésite pas à qualifier le roman encensé par la presse à sa sortie de « ratage littéraire », et renoue ainsi avec une tradition polémique de la critique. Sans qu'il le formule en ces termes, il souligne l'ambiguïté de la posture éthique de l'écrivain, qui armé de ses seuls bons sentiments, ne parvient qu'à parler de lui-même, et dont la subjectivité, mal dissimulée, ressurgit sous le couvert de ses personnages de travailleurs.

L'appréciation que V. Poltier fait du célèbre *Quai de Ouistreham* (2010) est beaucoup moins sévère. Il reconnaît l'importance du travail de « visibilisation » des femmes de ménage les plus précaires qu'accomplit Florence Aubenas dans son reportage social. Son récit « atteste la réalité de l'exploitation en la documentant » (p. 69), révèle le travail précaire dans sa complexité, y compris en mettant en valeur la joie du travail bien fait, ou réalisé collectivement, et fond la voix de l'autrice dans le bruissement d'une collectivité.

Néanmoins, une « travailleuse de l'esprit », possédant « une vie de rechange » – formule utilisée par Aubenas elle-même –, peut-elle se mettre vraiment dans la peau d'une travailleuse précaire ? En fait, elle ne peut qu'épouser, temporairement, *une situation*, ce qui est bien différent et ce que la journaliste star reconnaît volontiers. Son livre comporte en effet plusieurs tensions, voire ambiguïtés. Il vise en premier lieu à informer tout en témoignant, d'où les passages de « débrayages journalistiques » où la narratrice quitte l'évocation de ses impressions et de ses émotions pour apporter à son lecteur des informations destinées à augmenter son savoir. En second lieu, il laisse transparaître un ethnocentrisme ou un inconscient de classe identifiables dans les connotations misérabilistes de certains mots ou expressions, non perçues par l'autrice. En réalité, la parole d'Aubenas est « située », sans que la journaliste n'assume frontalement cette situation, qui constitue le point aveugle de son texte. Lorsqu'Aubenas évoque son impatience à voir arriver à quai le ferry sur lequel elle va travailler, c'est la journaliste qui parle ; son désir n'a rien à voir avec ce qu'éprouverait une femme de ménage, mais tout avec la conviction qu'elle tient là l'aboutissement de son enquête. Ses impressions sont « déjà traversées de l'histoire qu'[elle] veut raconter » (p. 60).

C'est précisément cette situation, d'écrivain parisienne, que le film d'Emmanuel Carrère, une adaptation libre du *Quai de Ouistreham* sorti après le livre de V. Poltier, met en évidence en soulevant un problème éthique intéressant, que F. Aubenas n'aborde pas. Celle-ci a en effet révélé très tardivement à ses collègues précaires son appartenance au monde du journalisme. Elle a donc

menti par omission, pour les besoins de l'écriture de son livre, extorquant la confiance de celles qui allaient devenir des amies, confiance qui n'aurait sans doute jamais été accordée à une journaliste.

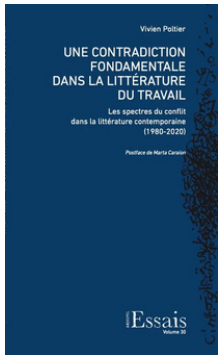
Quelle est la valeur des relations humaines qui sont fondées sur la dissimulation d'une position sociale ? La meilleure amie de Marianne – l'équivalent de Florence Aubenas dans le film de Carrère – se sent trahie et rompt avec elle.

Le romancier Jean-Pierre Martin a lui aussi été confronté à l'altérité sociale, lorsque, militant de la Gauche prolétarienne entre 1968 et 1973, il était allé « s'établir » en usine, en prenant le parti de se renier comme « travailleur de l'esprit ».

L'analyse du *Laminoir* (1995) est une invitation à réfléchir sur la notion sartrienne d'engagement, si discréditée depuis les années 1990. Ce roman ironique revient sur l'expérience d'établissement de l'auteur à travers l'histoire de Simon, jeune intellectuel séduit par la classe ouvrière, sur lequel enquête un narrateur. Comme nombre de maoïstes de sa génération, l'auteur est clairement «revenu» de l'adhésion aveugle au grand récit émancipateur et au mythe de la classe ouvrière et il entreprend de « liquider son passé personnel » (p. 83). Pour abjurer ce que furent sa croyance et ses espoirs révolutionnaires, il s'invente deux doubles : celui qui dit je, un homme raisonnable et rangé, qui ressemble à ce que Jean-Pierre Martin est devenu au moment de l'écriture ; et Simon, le militant volontariste amoureux des ouvriers au point de brûler sa bibliothèque par anti-intellectualisme, qui incarne son moi passé. Simon se trouve généralement en position de « délocuté » (celui dont parle le narrateur), mais parfois aussi en position de locuteur, lorsque ses carnets sont cités en discours direct. Il apparaît dès lors comme un « revenant » qui fait retour dans le roman en y occupant la place du je. Cette structure romanesque favorise les « troubles dans l'identité et dans la fiction » (p. 87). Quant à la dépolitisation de tous les personnages (notamment ouvriers) et à l'ironie visant les croyances de Simon, elles servent « le reniement de toute forme d'idéologie émancipatrice » (p. 100) et la célébration du « retour salvateur au principe de réalité » (p. 101). L'usine et ses mythes sont présentés comme une drogue dont la littérature permet de se libérer. Pourtant, cette liquidation du passé et cette morale du *dégagement* ne va pas sans culpabilité comme le révèle l'analyse des « palinodies » de l'épilogue. La conflictualité perdure en effet au sein du sujet. Malgré le projet d'un « retour à l'ordre » (p. 117) – et à un ordre conservateur – et la volonté d'exorciser un passé militant, « le revenu ne saurait annuler entièrement le *revenant* » (p. 115).

Avec l'analyse de ces trois récits, Vivien Poltier met en valeur les conflits de discours et de significations qui travaillent les textes littéraires à leur insu, et souvent à l'insu de leurs auteurs.

Corinne Grenouillet



CENTRE EUROPÉEN D'ENSEIGNEMENT ET DE RECHERCHE EN Éthique

http://ethique-alsace.unistra.fr/

Vous trouverez dans le lien suivant toutes les *Lettres* de notre partenaire le CEERE (Centre Européen d'Enseignement et de Recherche en Éthique)

Ce travail s'inscrit dans le cadre de l'Institut Thématique Interdisciplinaire LETHICA du programme ITI 2021-2028 de l'Université de Strasbourg, du CNRS et de l'Inserm. Il a bénéficié du soutien financier de l'IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), et du/de(s) financement(s) au titre du programme d'Investissements d'Avenir dans le cadre du/des projet(s) SFRI-STRAT'US (ANR-20-SFRI-0012).